



< INDRE-ET-LOIRE

Indre-et-Loire : l'hospitalisation à domicile, l'autre choix des soignants

Publié le 21/06/2022 à 06:25 | Mis à jour le 21/06/2022 à 08:12



Laurène Pascal est l'une des infirmières de l'Assad-HAD.
© Photo NR

À l'instar de l'hôpital, les structures de soins à domicile peinent à recruter. Pour séduire, l'association Assad-HAD s'est lancée dans une série de podcasts immersifs à destination des soignants.

« À domicile je me sens libre »

« On a surtout voulu plonger le soignant dans ce que sera son cadre de travail. » Durant deux semaines et demi, trois infirmiers et trois aides-soignants ont cohabité avec le micro pendant leur tournée.

Parmi eux, Laurène Pascal, 31 ans, en poste depuis sept ans, après avoir exercé dix-huit mois en chirurgie à la polyclinique de Blois, puis en réanimation à l'hôpital Bretonneau. « On carburait, c'était stressant, et on n'avait rarement de nouvelles des patients ensuite », se souvient-elle. Trop « impersonnel » pour elle : « J'aime entrer dans l'intimité des gens, travailler avec la famille, prendre le temps de parler, de boire des cafés... On noue d'autres liens. Il y a des situations qui nous touchent plus que d'autres. » Chimiothérapies, soins palliatifs, pose de pompe à morphine, l'exercice est varié pour celle qui intervient également en Ehpad ou en foyer-logement. La soignante se sent « libre ». Elle savoure de pouvoir prendre son temps auprès d'un patient si besoin – « les tournées sont assez souples » – et apprécie d'avoir une équipe à ses côtés. « Un médecin coordinateur, un psychologue, une assistante sociale, une pharmacienne... Comme à l'hôpital ! »

« Je ne me vois pas travailler ailleurs »

S'y ajoutent les infirmiers libéraux qui ont suivi le patient en amont, ou l'équipe mobile de soins palliatifs du CHRU, avec qui elle échange une fois par mois. Émilie Filomin, 30 ans, est aide-soignante dans le SIAD (soins infirmiers à domicile) de l'Assad-HAD, qui intervient aux côtés de personnes handicapées (1). Cette jeune femme, qui avait entamé au départ des études d'infirmière en Belgique, a préféré, elle aussi, exercer en dehors de l'hôpital et des institutions. « J'avais fait un stage à l'hôpital Trousseau, indique-t-elle, c'est d'ailleurs ce qui m'a permis d'exercer comme aide-soignante. Mais je préfère le domicile, les gens restent dans leur environnement. À l'hôpital, il fallait faire dix toilettes avant dix heures du matin, on n'a pas le temps de parler au patient. Moi, j'aime prendre le temps de discuter, de les aider à se laver en partie eux-mêmes quand ils peuvent. Après, c'est vrai, j'ai du temps de route entre chaque patient. Mais je le prends comme une coupure qui me permet de me régénérer entre chaque intervention. »

Un choix qu'Émilie ne regrette pas. Un seul bémol ? La rémunération peut-être. « Nous n'avons pas bénéficié du Ségur de la Santé comme ceux qui travaillent à l'hôpital », rappelle-t-elle. Mais pour elle, pas d'hésitation. « Je ne me vois pas travailler ailleurs qu'à domicile ».

(1) Un autre SIAD intervient auprès de personnes âgées.

repères

Des postes encore vacants

En Indre-et-Loire, l'association emploie actuellement dix-neuf aides-soignants, mais pourrait évoluer jusqu'à une cinquantaine. Douze infirmiers sont également salariés. « Mais six postes sont vacants et on pourrait monter jusqu'à dix-huit infirmiers supplémentaires si on avait les candidatures. »

En 1989, à sa création, l'HAD, qui a fusionné avec Assad en 2011, avait une autorisation pour trente places en hospitalisation à domicile en Indre-et-Loire. Autorisation qui est montée à cent-quatre lits en 2004, pour couvrir l'ensemble du territoire.

Mais aujourd'hui, le nombre de prises en charge est bridé par le manque de personnel. Seulement soixante-douze patients sont actuellement hospitalisés à domicile.

Sur www.assad-had.org



à chaud

« Les anges de la mort » pendant le Covid-19

Si elle aime son métier, Laurène, l'infirmière, a particulièrement été secouée par l'épidémie de Covid-19. « En octobre 2020, on se voyait comme des anges de la mort, explique-t-elle. J'allais dans les Ehpad auprès de personnes décédées ou en train de mourir, j'avais l'impression de ne faire que ça. » L'infirmière a tellement travaillé qu'elle a oublié les détails de cette période émotion-

nnellement intense. Elle se rappelle seulement avoir été la première soignante de son équipe à rendre visite à un patient en fin de vie atteint du Covid. « J'avais l'im-

pression que j'allais à la mort.

La veille, je ne savais même pas comment m'habiller. C'était très stressant, j'avais très peu d'informations... »

A LIRE AUSSI



Indre-et-Loire : Clémentine Granda, l'infirmière qui préfère être intérimaire

SANTÉ - INDRE-ET-LOIRE

